



HAL
open science

Le genre dans les paysages idéologiques libertaires.

Julie Abbou

► **To cite this version:**

Julie Abbou. Le genre dans les paysages idéologiques libertaires.. Fabienne H. Baider; Daniel Elmiger. Intersexions : Langues romanes, langue et genre, Lincom, pp.153-164, 2012, 978-3862883202. hal-01382805

HAL Id: hal-01382805

<https://hal.science/hal-01382805v1>

Submitted on 21 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Le genre dans les paysages idéologiques libertaires

Julie Abbou

Laboratoire Parole et Langage
UMR 7309 CNRS / Université de Provence
5 avenue Pasteur
13604 Aix-en-Provence. France

julie.abbou@no-log.org

Gender and discursive practices in libertarian communities

Feminization of radical politic writings in French shows a non-academic language policy. Productions from libertarian realm bear marks of an intervention on gender, differentiated from a more standard feminization by the will of decategorization, against prescriptive feminization's logics. These speakers/writers use language to act on gender and produce argumentative discourse about it, which can be analysed to highlight several points. Even if this linguistic strategy is used by all interviewed, it is developed in different value systems. Indeed, systematic tallies in semantic fields reveal in which ways the reflexion on gender is related to a larger political thought, linked to the criticism of power. They emphasize different ideological layouts—more or less polarized—which underlie this practice, as well as the relationship these layouts have with grammatical and social norm. A cartography of pronouns and human referents—real or imaginary persons, collective or individuals, particular or generic—points out political landscape for each speaker.

Gender; Metadiscourse; Discourse Analysis; Feminization; Anarchism

Le genre dans les paysages idéologiques libertaires

Les brochures anarchistes et marxistes de langue française montrent une intervention linguistique et politique spécifique qui concerne le genre. La particularité de cette féminisation se tient dans sa motivation à agir sur le générique plutôt que de visibiliser les femmes. En effet, il ne s'agit pas ici de présenter des termes au féminin à côté de ceux au masculin, mais de faire porter à des termes « simultanément » le masculin et le féminin : *ille, chômeureuses*, afin que la cohabitation des catégories de genre annule leur valeur oppositive. Il s'agit là d'une nouvelle proposition de générique.

Des scripteurs¹ choisissent donc la langue comme lieu d'action politique sur le genre. Il s'agit d'une micro-politique linguistique (Liddicoat & Baldauf 2008), qui n'utilise pas de ressource institutionnelle ni n'en cherche la reconnaissance. Mais il n'est qu'occasionnellement question, dans ces brochures, du genre comme thématique, et c'est à travers les choix d'écriture que se révèle une préoccupation pour les questions de genre.

Nous avons proposés à quatre de ces scripteurs de devenir locuteurs dans le cadre d'entretiens semi-dirigés, afin de recueillir un discours sur ces pratiques linguistiques.

Ces productions orales constituent un discours sur le genre, sur le marquage du genre dans la langue et sur les liens entre le genre et des positions politiques contre la domination. Nous proposons d'étudier ici dans quel paysage politique prennent place les questions de genre, suivant l'orientation des locuteurs (anarchiste, libertaire, communiste libertaire et marxiste), au travers de locutions et de polarisations qui permettent de dessiner des réseaux de valeurs, qui pourraient correspondre à des micro-économies de grandeur. Boltanski appelle « grandeur » le positionnement des acteurs relativement à des principes. Dans notre cas, les locuteurs vont se situer dans le champ politique en convoquant des représentations évaluées, fondées sur des « principes de grandeur » (1991 : 26) et dans lesquels ils vont placer le genre.

Après avoir précisé comment et dans quels buts le corpus a été constitué et après avoir présenté rapidement chacun des locuteurs, nous nous attacherons à faire émerger – au moyen de l'étude de lexèmes renvoyant au champ politique et des pronoms – des réseaux sémantiques et de valeurs qui, par contraste, éclairent les positions des locuteurs. Cela nous conduira à envisager les questionnements de genre selon l'opposition expert/non-spécialiste.

1. Présentation du corpus

En construisant un tel corpus, nos motivations étaient multiples. Il s'agissait en premier lieu de créer un corpus de discours politiques sur le genre, mais aussi de récolter un métadiscours en partie argumentatif sur la féminisation en contexte politique, afin de mettre en perspective les observations faites lors d'un travail précédent d'analyse des productions de brochures féminisées (Abbou 2011). Enfin, ce corpus permet de dessiner des configurations discursives et idéologiques dans lesquelles se situent les locuteurs, que ce positionnement soit assumé ou qu'il transparaisse de l'analyse discursive.

L'étude du langage, dans quelque discipline universitaire que ce soit, ne peut pas ignorer les concepts, les descriptions et l'appréhension de la réalité des acteurs eux-mêmes.

(Cameron, Frazer, Harvey, Rampton & Richardson 1992 : 12-13)²

C'est donc au travers des mots qu'emploient les acteurs de cette pratique langagière que l'on tentera de saisir leur implication.

Le corpus est constitué de quatre entretiens semi-dirigés, avec deux locuteurs et deux locutrices (Abbou 2010). La durée totale est de 5h 20 min d'enregistrement et représente 63 000 mots. Les enregistrements ont été réalisés dans des lieux familiers aux locuteurs pour rendre la discussion la plus spontanée possible afin de recueillir une parole moins auto-surveillée, diminuant ainsi l'hypercorrection, malgré la présence visible de l'enregistreur et du micro. Les prénoms des locuteurs comme des personnes mentionnées ont été substitués dans la transcription et masqués dans le signal audio.

Le caractère semi-directif des entretiens a incité les locuteurs à recouper quatre axes transversaux :

- Le rapport entre langue et politique : la langue est-elle considérée comme un outil politique ? (enjeu de la féminisation, intérêt des commissions de féminisation).
- Les pratiques et choix de féminisation : les différentes formes de féminisation sont-elles porteuses de différentes significations politiques ?
- Le rapport entre genre et langue : dans quelle mesure la langue conditionne-t-elle les catégories de genre ?
- Enfin, le rapport entre questions de genre et choix politiques : quels féminismes sont convoqués, quels liens avec d'autres domaines politiques ?

Les quatre locuteurs interviewés manifestent tous, à des degrés différents, un intérêt pour les questions de genre.

Claire a été très impliquée dans des groupes d'action et de réflexion féministe. Elle participe aujourd'hui à un groupe de réflexion marxiste, après avoir été dans des groupes antifascistes d'orientation plus libertaires. Psychologue de formation, elle travaille dans un planning familial.

Eva a milité dans des groupes anarchistes organisés et une organisation anarcho-syndicaliste. Elle s'est rapprochée de groupes féministes sans en faire partie. Elle fréquente aujourd'hui les milieux libertaires moins organisationnels. Elle est doctorante en mathématiques au moment de l'entretien.

Gaël fait partie d'un collectif communiste libertaire. Il est très interpellé par les questions de genre, sur lesquelles il se positionne de façon matérialiste. Il participe à la publication de journaux et de sites politiques. Il travaille dans un planning familial et comme metteur en page dans une maison d'édition qui publie des textes politiques.

Thomas est militant dans un groupe anarchiste organisé et est syndiqué dans une organisation anarcho-syndicaliste. Il est impliqué dans un centre d'archives anarchistes. Il est très intéressé par l'histoire de l'anarchisme, en particulier par les mouvements individualistes. Il est professeur de physique en collège.

2. Analyse du corpus

2.1. Réseaux sémantiques de la lutte politique

Les réseaux sémantiques dont nous allons traiter concernent les termes renvoyant tant au cadre conceptuel qu'aux pratiques politiques. Nous avons dressé une liste d'un peu plus de 50 lexèmes présents dans les entretiens et qui appartiennent au champ de l'action ou de la réflexion politique, pour en regarder la répartition chez les locuteurs en termes d'opposition, créant de cette manière des réseaux sémantiques variant d'un locuteur à l'autre mais se chevauchant régulièrement, ou bien ne jouant pas des mêmes connotations. Cette approche en terme de réseaux sémantiques s'inscrit dans la tradition de la sémantique lexicale (Trier 1934). Nous en présentons une

dizaine qui semblent éclairants. La transcription du corpus est basée sur une convention adaptée de celle du CID (Blache, Bertrand & Ferré 2009), ici simplifiée pour des raisons de lisibilité.

Exploitation / domination / oppression

On retrouve fréquemment ces trois lexèmes qui ont trait aux rapports de pouvoir dans un même entretien, de surcroît souvent très proches les uns des autres et en distribution complémentaire.

Gaël emploie très souvent ensemble *domination* et *exploitation*, de manière coordonnée. L'apparition quasi-systématique des deux termes côte à côte montre qu'ils ne sont pas en distribution complémentaire, donc non considérés comme équivalents, mais on trouve très peu d'occurrences d'un de ces termes seul. Il y a une répartition entre *domination* et *exploitation*, la plupart du temps présentés en termes de *rapport*, le premier renvoyant au champ politique alors que le second renvoie au champ économique :

G175 : et **au sens économique et politique du terme** (...) il suffit qu'il s'habille en femme PAR EXEMPLE pour euh **se soustraire aux catégories d'exploitation et de domination** et ça me semble enfin moi je suis TRÈS critique là-dessus

C'est à la fin de l'entretien que Gaël emploie le terme *oppression* :

G206 : c'est un des aspects euh de visibilisation et **de remise en cause des rapports d'oppression**

Au contraire, Thomas, se reprend pour distinguer *domination* d'*exploitation* :

T29 : qu'il subit une euh **pas une exploitation mais une domination**

Une fois cette distinction faite, Thomas n'emploiera plus que *domination*. Par contre, il emploiera *domination* et *oppression* en variante libre, sans jamais les mentionner en tant que rapport.

T325 : dès que je sais qu'il y a **une domination une oppression** euh c'est fini je suis côté de je suis du côté de l'opprimé

T347 : si tu luttas **contre cette oppression** ça veut dire que tu as envie que il y ait que il y ait **plus de domination**

Eva emploie *domination* sans l'opposer à un autre terme qui renverrait à un type de rapport de pouvoir d'une personne ou d'un groupe sur un autre. C'est la problématique même que constitue la domination qui est au cœur du discours. Là non plus, il n'est jamais question de *rapport*. Par contre, il s'agit d'une domination hétérogène :

E219 : comme **UNE des dominations** parmi d'autres composantes de **la domination** et euh et du coup on veut abolir **toutes les dominations**

Chez Claire, *exploitation* fonctionne avec *oppression*. Pour *exploitation*, il s'agit toujours d'un *rapport* ou d'un *système*, de la même façon qu'il y a des *rapports de production*. Les deux termes sont donc employés dans une optique dialectique.

C463 : il y a deux euh deux systèmes **d'exploitation** qui sont bien distincts

Quant à l'*oppression*, elle ne fait pas système mais constitue plutôt un état de fait.

C627 : c'est une éternisation du rapport homme femme (...) qui **n'abolira jamais** euh **l'oppression**

Domination au contraire est très peu employé et seulement pour être réfuté :

C466 : **c'est pas tous les oppresseurs sont des hommes** parce que le genre est ce qui **domine**

Les locuteurs d'orientation libertaire ne posent pas les choses en termes de rapports, mais en termes de *domination*, qui devient alors un terme générique des rapports de pouvoir (Gordon 2008), alors que les locuteurs d'influence marxiste insistent sur l'aspect dialectique et ont tendance à distinguer le champ économique du champ politique par la répartition entre *exploitation* d'une part et *domination/oppression* d'autre part.

Lutte / combat

Eva et Thomas utilisent le terme *combat*, qu'ils réservent à l'univers féministe : *combat féministe* (Eva), *le combat de l'antisexisme, féministe, contre le sexisme, de la femme* (Thomas). Le terme n'apparaît pas chez Gaël et Claire. On ne trouve par contre jamais *combattre*.

Tous les locuteurs à l'exception d'Eva utilisent *lutte* de manière indéfinie et dans des champs variés. En utilisation générique chez Gaël et Thomas : *une lutte sociale, n'importe laquelle* (Thomas). Claire parle de deux luttes particulières : *la lutte des classes* et *la lutte des femmes, la lutte contre les hommes*, mais aussi de luttes génériques : *la moindre lutte*.

Lutter apparaît dans les discours de Claire et de Thomas : *lutter contre le sexisme / contre la domination / lutter contre* (Thomas), *lutter en tant que femmes / luttant sur la base de leur condition de femmes* (Claire).

Il est difficile de saisir l'opposition sémantique entre *lutte* et *combat* et on observe plutôt un choix d'un terme ou l'autre (*combat* pour Eva, *lutte* pour Claire et Gaël) ou bien une distribution en variante libre des deux termes (chez Thomas), *lutter* étant en utilisation plus générale que *combattre*. Il est par contre remarquable que dans tous les cas, on lutte *contre*, mais jamais *pour*. Cela renvoie à une lecture d'un anarchisme nécessairement contextualisé, en interaction avec le monde qui l'entoure, plutôt que programme politique (Ibañez 2011).

Abolition

Abolition est clairement réservé au genre : *abolition des genres*³, qui est fréquent dans le corpus (seul Gaël ne l'emploie pas), presque comme une expression consacrée, y compris chez Thomas qui utilise le vocabulaire du genre de façon très floue et n'a pas toujours une position tranchée, mais pour qui *l'abolition des genres* apparaît comme une quasi-évidence. On peut donc postuler que cette notion, qui vient de la pensée féministe matérialiste, et correspond à la volonté de dissolution des catégories 'homme' et 'femme' suite à l'analyse de cette catégorisation comme constitutive des rapports de domination (Delphy 2008) est celle qui a eu le plus d'écho et s'est le plus diffusée, y compris parmi les gens qui n'ont pas de connaissances pointues sur le genre. Il y a une traversée dialogique de ce concept, à la façon d'un écho continu que les locuteurs perpétuent, dans les discours anarchistes et marxistes qu'il imprègne, bien que ce soit de façon plus explicite dans le discours matérialiste :

E213 : donc **abolition des genres** euh car le genre c'est MAL

C99 : **dans le mouvement même de l'abolition des genres**

T24 : **abolition de de tous les genres**

Changer

E248 : c'est pas en en créant trois quatre de plus **que ça va changer la sauce**

C428 : en attendant il y a **rien qui change dehors** ni chez toi d'ailleurs

G20 : **c'est pas ça qui je pense va faire changer les mentalités**

G199 : tant mieux mais **c'est pas ça qui va changer la face du monde**

Le terme est systématiquement employé en négation : ça ne change pas. Il y a une déploration de cet inchangé, mais il n'est jamais évoqué de changements qui aient eu lieu ou qui soient souhaitables. En fait, ce changement souhaitable va être évoqué en terme de :

Révolution

Seul Gaël n'emploie pas le champ lexical de la *révolution*. Chez les trois autres, le terme ou l'une de ses dérivations est employé, de manière positive.

E305 : si le genre est déjà démolé **on aura fait la révolution** et donc tout ira bien

C678 : pense **mettons il y a l- il y a la révolution** et tout

C709 : si ça se manifeste pas comme échec à un moment donné du mouvement des femmes dans **la révolution** c'est pas grave

T335 : le prolétaire est **pas plus révolutionnaire** que le bourgeois

On constate que ce terme est employé dans des phrases au futur de l'indicatif, en emploi ostensiblement positif. On est clairement dans le topique des lendemains qui chantent. C'est donc un discours qui a une vocation révolutionnaire. Bien que Gaël n'emploie pas ce terme, il utilise, avec une valeur négative *réac* et *réformiste*, indices d'une posture également révolutionnaire, quoique plus implicite.

(Être) pour / (être) contre

Chez Claire, ce sont les autres qui sont *pour* :

C346 : des meufs tu vois **ultra euh républicaines qui étaient pour la loi** [sur le voile de 2004)]

Idem chez Thomas :

T174 : je suis pas sûr **qu'elle soit pour** la féminisation du texte

Les locuteurs sont eux-mêmes contre :

E227 : **si on est anar alors on est contre toutes les dominations**

C101 : ça peut que se faire euh JUSTEMENT **contre les hommes** qui euh les hommes en tant que groupes évidemment

T397 : oui parce que euh **je suis assez contre tous ces trucs** euh universitaires

On voit que ce ne sont pas les mêmes entités auxquelles s'opposent les locuteurs. Thomas et Eva sont *contre la domination, contre le sexisme, contre les trucs universitaires* : contre un fonctionnement, alors que Claire est *contre* des personnes, *les hommes*.

On peut conclure cette partie sur le constat d'un discours plutôt pessimiste : peu de termes positifs, une lutte contre et non pour ; on est donc plutôt dans un discours de la critique que dans l'élaboration de nouvelles possibilités, ni même l'évocation de réussites, malgré l'apparition sémantique de la révolution.

2.2. Les références aux féminismes

Nous appelons *féminisme* tout ce qui interroge la construction du genre et parlons volontiers de *féminismes*. On regardera la valorisation des termes à référents humains dans le champ du genre ainsi que les associations faites avec d'autres groupes ou individus, quelles sont les personnes évoquées/convoquées. Ici encore nous détaillerons quelques-uns de ces référents ou catégories de référents afin de poursuivre le dessin des paysages idéologiques.

Thomas emploie très peu de termes renvoyant au champ féministe et en fait un usage neutre, dans une terminologie généraliste, souvent de manière non-substantivée (en subordonnée) : *des personnes qui ont déjà eu une démarche sur cette histoire de homme femme*. Le féminisme est pluriel, non-personnifié : *le mouvement féministe, les milieux féministes*.

Mais il y a des *faux antisexistes* – ce qui implique qu’il y en ait de vrais –, *les personnes chez qui le genre devient l’unique combat* – qualifiés d’effrayantes, ainsi que des *communistes autoritaires*, comme sous-groupe du féminisme. Le champ du genre est donc partitionné, coupé en deux par une ligne du juste milieu, autour de laquelle se répartissent ceux qui sont trop impliqués dans le milieu féministe, et ceux qui n’y sont pas impliqués sincèrement.

Thomas ne nomme jamais l’ennemi en titre du féminisme : le patriarcat. Les autres référents positifs sont *les anarchistes, le mouvement individualiste, le milieu libertaire*.

Gaël a une connaissance plus précise de l’histoire du féminisme. Il réfère à *certain milieux militants issus du féminisme* et aux *matérialistes* comme jalons positifs. Renvoyant à une valeur négative *le système patriarcal, les essentialistes* et les (théoriciennes) *queers*, il délimite sa position dans le féminisme matérialiste. Il y a les ennemis au féminisme, mais également, à l’intérieur du féminisme, une partition valorisée et identifiée aux différents courants du féminisme. Dans le même sens, ses références sont clairement matérialistes, puisqu’il cite Delphy et la revue *Nouvelles Questions Féministes*. On ne trouve pas de référents politiques hors du champ du genre dans son discours.

Claire évoque de manière positive *des groupes de femmes, le mouvement féministe, des mouvements féministes, des mouvements de femmes, le mouvement des femmes dans la révolution, le MLF, les féministes* avec des références à Beauvoir et Delphy, ce qui s’oppose dans son discours *au système patriarcal, les laïcardes, les pro-féministes, les queers*.

Un double positionnement, là encore : contre le patriarcat et, à l’intérieur du féminisme, les courants qu’elle rejette. Comme Gaël, Claire délimite très nettement son espace politique – à savoir sa posture matérialiste – en y répartissant explicitement des valeurs.

Cette valorisation est associée aux *marxistes* et à *l’ultra-gauche* pour le volet positif, et au spectre politique étatique, *PS, politiciens, gauchistes*, dans son aspect négatif.

Eva, enfin, utilise des termes génériques : *milieu féministe, des groupes féministes, des féministes, les queers*, qu’elle emploie de manière neutre sans forcément s’y inclure. Elle ne renvoie jamais à des éléments négatifs dans le champ du genre, elle ne nomme pas d’ennemis parmi les féministes. La répartition de valeur se fera entre *les anars, les gens issus du milieu libertaire, les libertaires et les banquiers, l’état, quelqu’un de droite*.

Les connotations ou dénnotations négatives ne sont pas les mêmes chez tous les locuteurs. Cependant, tous renvoient au féminisme, alors que le patriarcat n’est pas présent dans tous les discours. Thomas et Eva parlent de l’intérieur du féminisme, depuis l’intérieur de celui-ci, sans mentionner d’ennemis extérieurs au féminisme, alors que Claire et Gaël identifient deux échelles d’opposition : hors du féminisme : le patriarcat / à l’intérieur du féminisme, ce dernier champ étant subdivisé en *queers, matérialistes, essentialistes, pro-féministe, laïcardes*.

Les termes connotés positivement appartiennent au point de vue des locuteurs, ce qui les rend légitimes. Ils ont alors une tendance à être plus généraux et neutres, moins qualifiés que ceux connotés négativement. Les locuteurs veulent, au contraire, expulser ces derniers du champ du féminisme, ce qui délimite un féminisme illégitime : *faux* chez Thomas, *pro-féministes* et *queers* chez Claire.

Si les réseaux sémantiques nécessitaient d'être mis à jour au travers de leur distribution et de leur organisation propre à chaque discours, les références aux personnes, collectives ou individuelles, dessinent d'elles-mêmes les différents paysages idéologiques dans lesquels se situent les locuteurs. On observe cependant une différence puisque les balises politiques sont présentes chez tous les locuteurs, alors que les balises spécifiques aux questions de genre le sont plus ou moins (très peu chez Thomas, fortement chez Claire), bien que l'entretien portait à interroger les recoupements entre ces deux champs.

2.3. Les pronoms

Les pronoms et les substantifs ou syntagmes nominaux auxquels ils renvoient permettent de compléter les paysages discursifs et politiques dans lesquels s'inscrivent les locuteurs. Ils montrent à la fois de quelles façons les locuteurs se situent dans leur propre discours, mais aussi où ils positionnent les autres, quelle altérité se fait jour, qui sont ceux auxquels ils s'allient ou s'opposent.

Je – un discours individuel

La première personne du singulier est très présente sur l'ensemble du corpus. Il y en a une utilisation particulièrement forte chez Thomas, qui est le moins situé dans un cadre défini du féminisme (il cite beaucoup moins d'auteurs féministes et identifie moins de courants que les autres locuteurs). Sa propre pensée sur le genre est en train de se construire. Il ne peut renvoyer qu'à son propre système de pensée et ses connaissances théoriques concernent davantage l'anarchisme que les questions de genre ; il y a donc peu de références sur cette question au centre de l'entretien.

Au contraire, Claire est très au fait des questions de genre et peut s'appuyer sur d'autres discours pour étayer ce qu'elle dit. On trouve beaucoup moins d'emploi de la 1^o personne du singulier dans son discours. De plus, près de la moitié de ces pronoms sont en emploi de modalisateur (type *je crois que* ; 43,2 %). Si cela augmente son implication dans son discours, cela réduit sa présence comme acteur-sujet.

Une moyenne entre 45 % et 65 % de pronoms de 1^o personne singulier par rapport au total des pronoms employés apparaît pour tous les locuteurs. Ils se positionnent donc eux-mêmes en priorité. Ce n'est que très peu un univers polémique (Angenot 1995) dans lequel on s'adresse à des opposants ou à des témoins extérieurs auprès de qui seraient fustigés les ennemis, comme en témoigne l'absence quasi-totale de 2^o personne vocative (singulier ou pluriel). C'est un discours personnel.

Qui est nous ? – un discours collectif

On ne trouve quelques pronom de 1^o personne du pluriel dans le corpus, et lorsqu'ils apparaissent, c'est toujours en position d'objet et non de sujet. Au contraire, c'est le *on* qui renvoie à une personne collective incluant le locuteur. Il y a donc une distribution de la « personne collective incluant le locuteur » qui varie selon la fonction : *on* en position sujet, *nous* en position objet ou disjointe (occasionnellement sujet en discours rapporté). Cela étant dû à la dimension orale du corpus, on traitera ici de *on* et *nous* conjointement. Cependant, *on* a des usages multiples, renvoyant soit au locuteur + d'autres personnes, soit à l'indéfini (impossibilité à définir si le locuteur est inclus ou non) ou encore un emploi excluant (du type *on nous dit que*). Nous traitons ici des *on* incluant.

Afin de distinguer les différents emplois de la 1^o personne collective, nous reprenons la classification de Lerner & Kitzinger (2007 : 527) :

Ces collectifs peuvent être organisationnel [parler au nom d'une institution, d'un groupe] [O], relationnel [parler au nom d'un ensemble relationnel, un couple par exemple] [R] ou circonstanciel [parler au nom des personnes engagées dans une interaction] [C].

Tous les locuteurs utilisent ces trois types de *nous*. Les *nous* relationnel et organisationnel permettent aux locuteurs de renforcer leur voix par les collectifs et courants de pensée auxquels ils appartiennent. Une voix collective émerge donc des entretiens, qui montre « au nom de qui » parlent les locuteurs. Claire utilise beaucoup le *nous les femmes*, Eva le *nous qui sommes de la même orientation politique* qui est précisé plus loin : *les anarchistes*, mais s'inclut aussi dans le féminisme. Gaël crée un *nous* discursif dont le dénominateur est le discours politique : *ceux qui ont un discours matérialiste*. Même Thomas, qui revendique une logique individualiste, se situe dans le flot d'un discours politique collectif, discours qui a lui aussi une histoire politique. En somme, tous créent un *nous* politique : ceux du même camp.

Eux – qui sont les autres ?

L'identification des personnes ou groupes à l'altérité permet de situer à la fois le locuteur et *les autres*. On observe une gradation dans l'altérité : parmi les autres, il y a les 'ennemis' et... les autres.

Claire renvoie aux autres uniquement au pluriel. Ceux auxquels elle s'oppose (les représentants du pôle négatif de son réseau de valeurs) ont pour référents : *des militantes ou élues PS, les queers, les hommes pro-féministes, les femmes patronnes, le gouvernement*. La quasi-totalité d'entre eux portent un article défini. Cette qualité définie des articles identifie ces acteurs en tant que catégorie d'ennemi politique. Mais d'autres personnes non-identifiées comme 'ennemis' apparaissent : *les gens de l'oskédition, les Anglais, des ouvriers, des ouvrières en grève*. Dans ce cas, l'altérité est basée soit sur une différence sociale, soit sur l'appartenance à un groupe auquel Claire n'appartient pas. Ce qui est de nature politique fonctionne donc en opposition, tandis que les éléments non-politiques sont renvoyés à une altérité non-oppositionnelle.

Eva situe les 'autres' sur un niveau moins spécifique. Les 'ennemis' sont : *l'état, quelqu'un de droite, des institutions, les banquiers* et les 'autres' : *un public, les queers, les féministes, les gens*. Les 'ennemis' sont moins caractérisés et on voit une altérité politique qui n'est pas systématiquement oppositionnelle.

Gaël identifie peu d'"autres", et parmi eux, très peu d'"ennemis". Ces derniers sont toujours politiques : *les queers, les députées, des patronnes* tandis que les 'autres' constituent des sous-groupes relationnels auxquels il n'appartient pas : *les hispanophones, certains qui féminisent, ceux qui sont au chômage, des gens*. Les 'ennemis' sont politiques et l'altérité est linguistique ou non-substantivée.

Enfin, Thomas liste des 'ennemis', souvent en rapport avec les questions de genre : *la bourgeoise, les gens qui sont à fond dans le milieu féministe (qui lui font peur), les personnes chez qui ça devient l'unique combat (ce sont les mêmes que ceux qui sont « à fond dans le milieu féministe »), les faux antisexistes, les universitaires*. Il mentionne par contre beaucoup d'"autres", dont l'altérité peut être historique, politique, des sous-groupes dans des groupes dont il fait partie : *les anarchistes individualistes (du début du xx^e siècle), les mouvements autonomes, des ultra-gauches, ceux qui féminisaient à une époque, des gens du syndicat (de son syndicat mais qui contrairement à lui ne féminisent pas), ceux qui créent des nouveaux mots*. Ses 'ennemis' se situent donc dans le champ du genre alors qu'existe une altérité politique et historique non-oppositionnelle.

On voit dans ces relevés que les locuteurs ne sont pas globalement dans des univers complètement polarisés. Il y a de la place pour une altérité non-oppositionnelle, bien qu'elle ne soit pas de même ordre chez tous les locuteurs. Certains ensembles coexistent, sans qu'on ait besoin de les inclure dans des réseaux de valeurs, alors que d'autres ne fonctionnent que sur le mode de l'opposition politique.

Cependant, dès que la nature politique de l'altérité concerne les questions de genre, la polarisation apparaît, tandis que ceux dont l'altérité se joue dans un autre domaine ne sont pas systématiquement renvoyés au statut d'ennemi. Une lecture complexe, graduée cohabite avec un discours politique (sur le genre ou hors genre) qui fonctionne par opposition.

Nous, c'est eux

Le corpus montre un certain nombre d'oppositions du type *nous les matérialistes vs eux les queers* dans lesquelles la 3^o personne du pluriel permet de dessiner, en creux, l'existence d'un nous. Cependant, en mettant en regard les 1^o personnes collectives et les pronoms de l'altérité, on voit apparaître des chevauchements entre ces groupes :

nous les femmes vs *elles les femmes* (Claire)

Claire procède ici à une extraction de la catégorie 'femme' afin de l'objectiver.

Chez Eva, le chevauchement aura lieu entre les *féministes* et les *anarchistes* :

nous les féministes vs *elles les féministes*
nous les anarchistes vs *eux les anarchistes.*

L'explication se trouve dans une séquence où elle parle d'*anarchaféminisme* :

E229 : mais euh c'est à la fois pour dire euh enfin à la fois tu t'adresses au milieu euh féministe où on leur dit ben

J230 : où on précise sur le côté anar

E230 : voilà et à la fois pour les anars où on précise aussi que euh

Ici, le premier *on* renvoie aux 'anarchistes' s'adressant aux 'féministes', le second aux 'féministes' s'adressant aux 'anarchistes', la locutrice changeant de groupe suivant l'interlocuteur qu'elle projette. L'opposition qui s'opère est donc :

nous les anarchistes vs *elles les féministes,* puis
nous les féministes vs *eux les anarchistes.*

Le chevauchement indique clairement la position à l'intersection, d'avantage que l'opposition.

Gaël n'utilise pas la première personne collective pour renvoyer aux hommes. Le seul renvoi sera un *il* référant à l'homme' (générique). Il y a donc extraction du groupe 'homme', non pas que Gaël ne se reconnaisse pas dans cette catégorie, mais davantage pour porter lui aussi un discours qui tend à l'objectivation des catégories.

De même, Thomas emploiera *les mecs*, avec la même extraction que Gaël. Mais on trouve simultanément chez Thomas des auto-inclusions dans la catégorie 'homme'.

Seul Gaël donc n'effectue pas d'aller-retour entre détachement et identification aux catégories sociales de genre. Tous les autres locuteurs auront recours à ce procédé.

Vers une autogestion du savoir politique de genre ?

Un certain nombre de points de convergence émergent de ce tour d'horizon :

1. Un vocabulaire commun : *domination, abolition des genres, lutter contre*, position révolutionnaire ;
2. Une légitimité à parler du genre par la création de féminismes illégitimes ;
3. Un discours appuyé par une voix collective.

D'autre part, des divergences significatives se font jour :

- 'Des fonctionnements comme ennemis' vs 'des groupes de gens comme ennemis'
- Une lecture dialectique vs une lecture en terme de pouvoir (domination/oppression)

Et, de manière moins tranchée, on trouve d'une part une division du féminisme en sous-parties, parfois articulée à une opposition féminisme / patriarcat (Gaël et Claire) et d'autre part, un discours très polarisé sur le champ politique, et parfois – en écho – dans le champ du genre. Les balises politiques sont systématiques quand les balises du genre sont moins présentes, ainsi chez Thomas et Eva.

Mon but n'est pas d'enfermer les locuteurs dans des peintures figées. Certes, il résulte de ces observations des positions différentes sur les questions de genre : marxiste et communiste libertaire renvoient bien évidemment au féminisme matérialiste, tandis que les locuteurs anarchistes d'orientation individualiste ne se situent pas de manière si tranchée dans un arrière-plan théorique. Thomas ne remet pas en cause le rapport de genre, mais a plutôt une position égalitariste. Eva ne revendique pas d'affinités particulières, mais pose plutôt la question du genre comme toile de fond, avec des influences diverses qui se croisent.

Cependant, davantage que des oppositions théoriques, on remarque des différences d'expertise sur la question du genre. Il y a les spécialistes, qui ont des références et articulent cette question à d'autres, et les locuteurs qui ne sont pas dans cette position, qui sont dans un univers où le questionnement de ce rapport paraît évident : ils reconnaissent un problème et souhaitent une transformation, sans nécessairement la théoriser ou la classifier. Le vocabulaire reste flou et les entretiens sont davantage un moment pour construire une position personnelle que le développement d'une position déjà établie.

Les questions de genre interpellent les milieux anarchiste et marxiste, mais il semblerait qu'une frontière se dessine entre ceux qui sont impliqués dans cette question (et ont donc toute légitimité à l'aborder) et ceux provenant d'espaces politiques un peu décentrés des questions de genre (et n'osant pas se saisir des outils liés à cette problématique). Il nous semble nécessaire d'interroger cette opposition entre spécialistes et non-spécialistes afin de ne pas créer une élite du genre et de pouvoir laisser ces questions à qui veut s'en saisir.

*
* *

NOTES

¹ Nous choisissons de ne pas féminiser ce texte afin de réinvestir, comme le propose Michard (1996), l'usage du masculin de son plein sens générique.

² Notre traduction.

³ L'emploi au pluriel de *genres* dans l'expression *abolition des genres* mériterait un traitement spécifique. La place nous manque ici pour le développer.

BIBLIOGRAPHIE

- Abbou, Julie. 2011. Double Gender marking in French: a linguistic practice of antisexism. *Current Issues in Language Planning* 12(1) : 55-75.
- . 2010. *Corpus Double marquage de genre (masculin/féminin) – Entretiens*. Corpus du CRDO : <http://crdo.fr/crdo000714>
- Angenot, Marc. 1995. *La Parole pamphlétaire. Typologies des discours modernes*. Paris : Payot.
- Blache Philippe, Roxane Bertrand & Gaëlle Ferré. 2009. Creating and exploiting multimodal annotated corpora: the ToMA project. In *Multimodal Corpora: From Models of Natural Interaction to Systems and Applications* : 38-53. Michael Kipp et al. (ed.). Berlin ; Heidelberg : Springer-Verlag.
- Boltanski, Luc & Laurent Thévenot. 1991. *De la Justification, Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard.
- Cameron, Deborah, Elizabeth Frazer, Penelope Harvey, M.B.H Rampton & Kay Richardson. 1992. *Researching Language, Issues of Power and Method*. Londres ; New York : Routledge.
- Delphy, Christine. 2008. *L'ennemi principal*. Paris : Syllepse.
- Gordon, Uri. 2008. *Anarchy Alive!* London : Pluto Press.
- Ibañez, Tomas. 2011. *L'anarchisme comme un type d'être constitutivement changeant, et esquisse d'un néo-anarchisme*. Communication orale au colloque *Philosophie de l'anarchie*. ENS Lyon / CEDRATS, France, mai 2011.
- Lerner, Gene & Celia Kitzinger. 2002. Extraction and aggregation in the repair of individual and collective self-reference. *Discours Studies* 9(4) : 526-557.
- Liddicoat, A.J. & R.B. Jr Baldauf. 2008. Language planning in local contexts: Agents, contexts and interactions. In *Language Planning in Local Contexts* : 3-17. A. J. Liddicoat & R. B. Baldauf, Jr (ed.). Clevedon : Multilingual Matters.
- Michard, Claire. 1996. Genre et sexe en linguistique : les analyses du masculin générique. *Mots* 49 : 29-47.
- Trier, Jost. 1934. Das sprachliche Feld: Eine Auseinandersetzung. *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jungenbildung* 10 : 428-449.

Julie Abbou a travaillé sur les pratiques discursives et métadiscursives d'une féminisation radicale (libertaire) dans le cadre de son doctorat *L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : pratiques d'écriture et métadiscours*, au Laboratoire Parole et Langage (France). Elle s'intéresse à l'aspect rhétorique de ces pratiques et leurs liens avec l'utilisation du langage comme outil politique.

Elle enseigne la morphosyntaxe et le FLE et vient de publier « Double gender marking in French: a linguistic practice of antisexism », dans la revue *Current Issues of Language Planning* (2011).